

LA CASTRATION DES VACHES TAURELIÈRES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le

24 JUIN 1926

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Paul TONNELIER

Né à VACHY (Yonne), le 25 Novembre 1900



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

Téléphone 63-56

—
1926

LA CASTRATION DES VACHES TAURELIÈRES



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ECOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Année scolaire 1925-1926 — N° 80

LA CASTRATION DES VACHES TAURELIÈRES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le

24 JUIN 1926

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Paul TONNELLIER

Né à VACHY (Yonne), le 25 Novembre 1900



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

Téléphone 63-56

—
1926

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Directeur..... M. CH. PORCHER.
Directeur honoraire. M. F.-X. LESBRE.
Professeur honoraire M. ALFRED FAURE, ancien Directeur.

PROFESSEURS

Physique et chimie médicale, Pharmacie, Toxicologie..	MM. PORCHER
Botanique médicale et fourragère, Zoologie médicale, Parasitologie et Maladies parasitaires.....	MAROTEL
Anatomie descriptive des animaux domestiques, Téra- tologie, Extérieur	LESBRE JUNG
Physiologie, Thérapeutique générale, Matière médicale Histologie et Embryologie, Anatomie pathologique, Inspection des denrées alimentaires et des établis- sements classés soumis au contrôle vétérinaire...	BALL
Pathologie médicale des Equidés et des Carnassiers, Clinique, Sémiologie et Propédeutique, Jurispru- dence vétérinaire	CADEAC
Pathologie chirurgicale des Equidés et des Carnas- siers, Clinique, Anatomie chirurgicale, Médecine opératoire	DOUVILLE
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire. Clinique, Médecine opératoire, Obstétrique.....	CUNY
Pathologie générale et Microbiologie, Maladies micro- biennes et police sanitaire, Clinique.....	BASSET LETARD
Hygiène et Agronomie, Zootechnie et Economie rurale.	

CHEFS DE TRAVAUX

MM. PORCHEREL.	MM. TAPERNOUX.
AUGER.	TAGAND.
LOMBARD.	

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

Président : M. le Dr COMMANDEUR, professeur à la Faculté de Médecine,
Officier de la Légion d'honneur.

Assesseurs : M. CUNY, professeur à l'Ecole Vétérinaire.
M. DOUVILLE, professeur à l'Ecole Vétérinaire,

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation ni improbation.



A LA MÉMOIRE DE MA GRAND'MÈRE DÉCÉDÉE

A LA MÉMOIRE DE MES GRANDS-PÈRES DÉCÉDÉS

A MA GRAND'MÈRE

A MA MÈRE

A MON PÈRE

A MA SŒUR



A MON PRÉSIDENT DE THÈSE
MONSIEUR LE PROFESSEUR COMMANDEUR

A MES JUGES

MONSIEUR LE PROFESSEUR CUNY

MONSIEUR LE PROFESSEUR DOUVILLE

A TOUS MES MAÎTRES
DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE LYON

LA CASTRATION DES VACHES TAURELIÈRES

Avant-propos

Le choix d'un sujet de thèse est, à notre avis, chose bien délicate : longtemps nous avons hésité. Cependant, les sujets cliniques pouvant avoir quelque intérêt pratique nous ont toujours intéressé de préférence à ceux purement théoriques. Mais, à cet effet, une solide expérience professionnelle est nécessaire et nous sommes bien jeune encore pour la posséder. Aussi est-ce là que nous avons trouvé en notre père vétérinaire dans l'Yonne, un appui notable dans la fixation définitive de notre choix :

LA CASTRATION DES VACHES TAURELIÈRES

Nous avons puisé dans ses multiples observations celles les plus capables d'étayer solidement notre ouvrage; nous en avons ajouté également quelques-unes résultant de notre expérience strictement personnelle. Muni de ces précieux documents, nous nous sommes mis rapidement à l'œuvre et nous espérons pouvoir présenter à nos Juges non pas peut-être un *travail de haute portée scientifique*, mais

avant tout *quelques données pratiques* basées surtout sur le *bon sens, l'observation et l'expérience*, susceptibles d'être de quelque utilité pour les éleveurs et pour le pays. C'est là tout notre but : à notre Jury maintenant de décider si nous avons fait quelques pas dans la voie de la réalisation.

Nous adresserons tout d'abord nos remerciements à *M. le Professeur Commandeur*, de la Faculté de Médecine de Lyon, pour l'honneur qu'il nous fait en voulant bien accepter la Présidence du Jury de notre thèse.

Que nos Juges, *MM. les Professeurs Cuny et Douville* trouvent ici l'expression de notre respect et de notre reconnaissance pour les nombreux conseils éclairés qu'ils ne cessèrent de nous prodiguer au cours de nos deux dernières années d'études.

Merci également à tous nos *Maîtres de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon* pour leur précieux enseignement.

Introduction

Ce n'est pas à la légère que nous avons en définitive porté notre choix sur un tel sujet. Il y a bien, à la vérité, une foule d'écrits se rapportant à la castration de la vache : les uns font valoir ses avantages quant à l'augmentation et la persistance de la sécrétion lactée et ce sont les plus nombreux ; les autres montrent ceux obtenus au double point de vue quantité et qualité de la viande. Et parmi tous peu insistent sur les immenses bénéfices qu'on peut retirer de la castration de la vache taurelière en particulier.

La vache saine en plein rapport, castrée pour augmenter son rendement en lait et permettre son engraissement progressif au fur et à mesure que sa glande mammaire se fatigue et tarit, voilà bien une plus-value que l'on donne à l'animal. Une vache de cinq à huit ans, au maximum de son rendement laitier, constitue pour le fermier une source importante de bénéfices, mais cette source va diminuer peu à peu avec l'âge : aussi la castration a-t-elle pour but

de faire rendre à ce capital encore prospère, *rapidement et d'une manière intense* tout ce qu'il peut donner jusqu'à épuisement complet. Qu'à la rigueur, cette vache, dont la production va diminuer progressivement, ne soit pas castrée, peu importe : le propriétaire ne manque qu'à gagner, il ne perd pas.

Mais il en est tout autrement avec la vache tau-relière : non seulement c'est un capital inerte qui ne rapporte aucun intérêt, mais c'est un capital qui diminue lui-même de valeur tous les jours, qui est une source de dépenses onéreuses pour le fermier qui le possède, qui est la cause d'une foule d'accidents se traduisant par des pertes pécuniaires sans cesse croissantes.

Avec ce capital, ce n'est plus une unique cause de manque à gagner, mais une source de déficits importants. Et dans ce cas, la castration devient véritablement nécessaire. L'opération pratiquée sur la vache normale transforme *un animal d'une certaine valeur* en un autre de plus grande; la castration de la tau-relière transforme un *animal de valeur nulle* en un autre d'excellent rendement.

Voilà la grande différence.

Nombre d'éleveurs ne font jamais castrer leurs vaches laitières quand leur carrière vraiment productive est sur le point de s'achever : ils se contentent d'engraisser leurs animaux pour les vendre à la boucherie. C'est une erreur économique, c'est entendu; ils perdent ainsi un rapport supplémentaire se traduisant par une sécrétion lactée qui se prolonge pendant un an, dix-huit mois et même plus,

par un engraissement qui s'obtient sans grands frais à mesure que le lait diminue.

Mais il n'en est plus du tout de même avec la taurelière. Economiquement, aucun fermier ne devrait la conserver dans son étable sans la faire castrer dès la première apparition des symptômes révélateurs de l'affection : chaque jour, chaque quinzaine, chaque mois qui s'écoulent sont autant de pertes qui s'accumulent. *Ne pas gagner autant qu'on peut est peut-être une erreur, mais perdre quand on peut gagner est bien une ineptie.*

Et cependant combien de fermiers pourtant assez experts dans la conduite de leur exploitation, deviennent complètement ignares dès qu'ils sont possesseurs d'une vache taurelière ? Combien en avons-nous vu qui s'entêtent à conserver telles leurs malades pendant des semaines et des mois ? Au début, ils espèrent toujours une fécondation possible ; ce n'est qu'après six, huit, dix saillies infructueuses qu'ils perdent courage et décident enfin l'engraissement de leur animal. Mais là encore, peine inutile ; les aliments les plus nutritifs, les fourrages les meilleurs, toutes les substances les plus chères sont prodiguées chaque jour à la malade qui, malgré ce régime, non seulement n'engraisse pas dans la majorité des cas, mais s'amaigrit de plus en plus, aboutissant à la cachexie.

Enfin complètement découragés, ils livrent leur animal au boucher à *vil prix*, pour la peau, sans même jamais avoir demandé conseil à leur vétérinaire.

C'est là tout le but de notre étude. Nous voudrions que désormais le possesseur d'animaux domestiques, petit paysan ou gros propriétaire, connaisse tous les *soucis* qu'il se réserve, toutes les *pertes pécuniaires* qu'il va subir, tous les *accidents* même dont il aura à assumer la responsabilité vis-à-vis de son personnel, dès qu'une vache de son étable deviendra taurelière. Nous voudrions alors que connaissant tous ces inconvénients, il ne s'épuise pas en vains efforts contre un roc dont il n'aura pas raison et qu'enfin persuadé de *l'inocuité absolue* de l'opération et de ses *résultats certains*, il n'hésite pas à dire à son vétérinaire : « J'ai une vache taurelière, castréz-la. »

Il semble bien, en effet, c'est l'avis de tout praticien habitué à vivre parmi ses clients, que le paysan français, tout au moins dans certaines régions, reste toujours méfiant quand on lui parle de la castration des femelles. Il ne croit pas à l'inocuité de l'opération chez la vache et craint souvent une issue fatale. C'est une erreur absolue, erreur contre laquelle nous autres vétérinaires, nous avons le devoir de réagir fortement. C'est à nous de leur expliquer simplement qu'ils ont tort, de leur exposer des faits, leur indiquer des chiffres, en un mot leur montrer que l'opération est plutôt bénigne, qu'on ne compte pas en moyenne plus de un pour cent de mortalité, qu'elle est à la portée de tous les vétérinaires. Convaincus alors de notre sincérité, nous sommes assurés qu'ils n'hésiteront plus désormais à nous faire pratiquer l'opération de leurs malades. Avec notre

père, nous y parvenons progressivement dans notre clientèle où les vaches taurelières sont relativement nombreuses. Que tous les vétérinaires opèrent de même dans la leur et la profession pourra s'honorer une fois de plus de rendre service à *ses clients, au pays et à elle-même*.

Dans cette rapide introduction, nous ne voulons pas nous étendre sur les résultats certains et sur tous les avantages obtenus par la castration des taurelières. Le tout fera l'objet de notre développement et nous verrons qu'il suffit de s'entourer des précautions les plus minimales pour être assuré du succès.

Dans la poursuite de cette étude, nous adopterons le plan suivant : après un rapide *historique* de la question, nous envisagerons succinctement *l'étiologie* de la maladie. Les *symptômes* seront alors étudiés, ce qui nous permettra de mettre en évidence les nombreux *inconvénients qu'il y a à conserver un tel animal* : série d'accidents difficiles à éviter, diminution progressive et perte totale de la sécrétion lactée, amaigrissement progressif, viande de mauvaise qualité.

Ce paragraphe achevé, nous passerons à l'étude du *traitement* de la maladie : le seul efficace dans la majorité des cas sera la castration. Nous montrerons ses *contreindications* appuyées par quelques essais défavorables à cette opération.

Enfin, nous entamerons le chapitre *des résultats* : retour à la normalité du caractère; réapparition de la sécrétion lactée et lait de meilleure qualité; engraissement des plus faciles à réaliser et amélioration

considérable de la qualité de la viande, le rendement quantitatif étant surtout mis en évidence dans nos observations. Nous dirons, en dernier lieu, un mot, sur *les pertes* qu'éprouve chaque année le pays du fait de la non castration des vaches taurelières et nous tirerons *nos conclusions*.

Historique

Depuis les temps les plus anciens, la castration des animaux domestiques est pratiquée, tant au point de vue économique qu'au point de vue facteur de domesticité, permettant ainsi à l'homme de tirer le maximum de profits de son élevage et d'éviter dans une certaine mesure les dangers d'une domestication souvent difficile à réaliser. La castration des animaux domestiques se trouve mentionnée dans le *Pentateuque*, le plus ancien livre de la collection biblique, ce qui ferait remonter l'origine première au delà du XVII^e siècle avant Jésus-Christ.

Chez les Egyptiens comme chez les Juifs, si nous nous en rapportons à quelques données relatées dans le *Talmud*, la castration des femelles était déjà pratiquée, sur la vache notamment. Cependant, il n'y a pas lieu de tenir compte avec rigueur de ce texte hébreu : dans la suite, en effet, plusieurs auteurs précisant les données de ce travail, pensent qu'il ne s'agissait seulement que de la truie et de la chienne.

Le Professeur G. Moussu, dans son *Traité des mala-*

dies du bétail signale que *Pline* et *Aristote* mentionnent déjà la castration de la vache dans leurs écrits. Malgré cela, le premier texte positif que l'on possède sur ce point est un article d'*Olivier de Serre*, rapporté par Gourdon : « On ne fera jamais tuer aucun pourceau, truie, bouc ni bœuf, qu'ils ne soient chastrés de jeunesse pour affranchir leur chair... Des chèvres et vaches, ne sera pas tant scrupuleux, car chastrées ou non, leurs chairs seront toujours bonnes, *toutes fois meilleures chastrées qu'entières* ». Cela fait donc remonter l'opération tout au moins sur la vache et la chèvre aux environs de 1600. Le fait est confirmé un peu plus tard par *Thomas Bartholin*. L'opération continue d'être usitée en Allemagne, Styrie, Pologne, Angleterre, surtout sur les jeunes bêtes afin de favoriser l'engraissement. Enfin, vers 1831, on note les tentatives fructueuses de *Thomas Winn*, fermier aux Natchez, dans la Louisiane (Etats-Unis d'Amérique).

La première partie de cet historique semble bien à la vérité se rapporter beaucoup plus à la castration de la vache en général, qu'à celle des vaches taurelières en particulier. C'est qu'en effet, dans tous les auteurs consultés pendant cette période, nous n'avons pu trouver de détails se rapportant exclusivement à ces dernières. Ce n'est guère qu'avec *Charlier*, alors vétérinaire à Reims, qui a presque consacré son existence entière à la vulgarisation de cette opération, qu'on retrouve parmi ses nombreux articles des données se rapportant à la castration des vaches en général, tant pour favoriser la sécrétion

lactée que pour l'engraissement, et à celle des vaches taurelières en particulier « afin d'épargner des dépenses souvent trop onéreuses occasionnées par elles, dont le grand nombre en certaines régions peut devenir une cause de ruine pour les propriétaires ». Il serait injuste également de ne pas mentionner dans ce bref historique, la mise en application par Charlier en 1850 d'une nouvelle méthode opératoire : la *castration par l'incision vaginale*. Avant lui, tous les praticiens opéraient en général par le flanc, mais que d'échecs inhérents à cette méthode ! Au contraire, par la méthode vaginale, plus d'insuccès opératoires : l'opération devient simple; le nombre de complications post-opératoires est quasi nul et la méthode ne conduit pas à beaucoup plus d'accidents que ceux enregistrés chez les mâles soumis à la castration.

Après Charlier, tous les auteurs, en général, admettent que la castration des vaches taurelières produit de bons effets. *Auguste Renaud*, en 1866, dans sa thèse pour le diplôme vétérinaire, sur *la castration des femelles domestiques au double point de vue de la chirurgie et de l'économie rurale*, rapporte des observations prises sur un rapport adressé par M. Mansuy, vétérinaire à Remiremont, à la Société Centrale de Médecine Vétérinaire, observations « qui militent en faveur de la castration pratiquée sur ces vaches dont l'organisme entier est dominé, subjugué par cette sorte de délire ».

Mais à côté de ces nombreux partisans de l'opération, il y a bien également quelques rares détrac-

teurs qui prétendent que la castration est souvent dangereuse, que l'ablation des ovaires n'est pas toujours un remède efficace contre la nymphomanie et que bien des opérées n'engraissent pas. Le but de notre étude sera de réfuter tout cela, de montrer dans quelles conditions l'opération pourra être pratiquée impunément avec plein succès, sans nier toutefois les quelques contreindications qui feront proscrire toute intervention chirurgicale.

Pour être complet, mentionnons encore comme ayant contribué dans la suite à la vulgarisation de l'opération, *Putot, Emile d'Extrane, Lorin, Aubin, Morin, Rey*.

Enfin, tous les auteurs contemporains qui parlent de la castration de la vache, consacrent en général quelques lignes à cette opération chez les taurelières : *Peuch et Toussaint* dans leur « Précis de chirurgie vétérinaire » la conseillent. M. le *Professeur Cadéac* en reconnaît les bons effets; M. le *Professeur Cuny* nous enseigne dans son cours de Pathologie bovine que c'est à peu près le seul traitement efficace. Enfin, *G. Moussu* la préconise, mais dans le cas seulement où la surexcitation tient à une lésion des ovaires.

Etiologie succincte

Qu'est-ce d'abord que la nymphomanie ? M. le Professeur Cadéac la définit ainsi : *une exacerbation anormale des fonctions génitales chez nos femelles domestiques*. Les vaches atteintes de cette affection sont désignées sous le nom de taurelières, le terme de nymphomane étant réservé pour les juments. Suivant les régions, ce terme peut d'ailleurs varier, désignant toujours le même état pathologique : la ribaude de Villain, la brute de Bourdon, la taure de Varron ne sont que trois termes synonymes.

Dans ce court chapitre de l'étiologie, nous considérerons des *facteurs occasionnels* et des *facteurs déterminants*. Parmi les premiers, *l'âge avancé* a été incriminé par nombre d'auteurs : ce serait en fin de carrière, en effet, vers la huitième ou dixième année que beaucoup de vaches deviendraient taurelières. Cependant nos observations ne nous ont pas permis de vérifier complètement cette hypothèse. Sur une trentaine de cas environ observés, trois vaches seulement ont dépassé l'âge de neuf ans. La plupart sont atteintes après leur quatrième ou cinquième veau,

c'est-à-dire entre cinq et sept ans. Nous citerons même, cas exceptionnel croyons-nous, une jeune génisse devenue taurelière à vingt-six mois et porteuse sur ses deux ovaires de kystes du volume d'un gros œuf de poule. Néanmoins, nous ne voulons pas de ce petit nombre relatif d'observations en déduire catégoriquement la non influence de l'âge avancé.

L'alimentation abondante a été incriminée également : ce sont les animaux fortement nourris, à tempérament sanguin qui deviennent bien à coup sûr les premières victimes de la maladie.

Nous insisterons aussi sur la *vie permanente à l'étable* : elle a une influence des plus nettes. Dans notre région, pays non de pâturages, mais de culture des céréales et des prairies artificielles, où par conséquent les vaches sont rarement conduites aux champs, la maladie est relativement fréquente; nous comptons en moyenne cinq à dix pour cent de l'effectif bovin atteint chaque année.

Ajoutons encore une prédisposition tenant à la *race* : les vaches de race montbéliarde et normande seraient le plus particulièrement frappées.

Enfin, la nymphomanie serait *héréditaire* dans une certaine mesure : nous n'avons pas eu l'occasion de le vérifier.

En résumé, tous ces facteurs n'agissent évidemment que comme causes prédisposantes, rendant l'organisme plus ou moins réceptif à l'apparition de la maladie. Si dans nombre de cas, elles peuvent être vérifiées, souvent aussi il est difficile de les distinguer des causes déterminantes.

Ces dernières sont nombreuses. La nymphomanie est presque toujours déterminée par une *lésion des organes génitaux*. Écoutons la longue énumération de M. le Professeur Cadéac, puis nous mettrons en évidence celles de ces causes que nous considérons comme devant être le plus fréquemment incriminées.

Notre Maître accuse : l'inflammation, la dégénérescence kystoïde, l'hypertrophie, les tumeurs cancéreuses, sarcomateuses et tuberculeuses des ovaires, la vaginite chronique, l'endométrite chronique, les obstructions du col, les tumeurs, changements de rapport, l'atrophie et l'hypertrophie de l'utérus ; enfin des polypes vaginaux et des oxyures habitant les voies génito-urinaires ont été signalés.

De cette longue énumération, nous pouvons affirmer que chez la vache, *la lésion la plus fréquemment rencontrée est la dégénérescence kystoïde des ovaires*. Toutes nos opérées, à l'exception d'une seule, étaient porteuses de kystes ovariens de grosseur différente, atteignant en général un volume intermédiaire entre celui d'une noisette et celui d'un œuf de poule, voire plus gros encore. Souvent aussi, un seul ovaire était atteint, l'autre entièrement sain ou ne présentant que quelques petits kystes d'un volume insignifiant. Sur une seule de nos opérées, nous avons constaté la présence sur un ovaire d'une tumeur macroscopiquement d'origine cancéreuse, la malade ayant été tuberculinée avant l'opération. En effet, les cas de *tuberculose des ovaires* provoquant la nymphomanie ne sont pas rares. Nous les avons plusieurs

fois constatés à l'autopsie de vaches taurelières non castrées, parce qu'ayant réagi à la tuberculine. C'est pourquoi nous n'avons jamais opéré une vache sans l'avoir au préalable tuberculinée. Bien des insuccès enregistrés dans la castration des vaches laitières peuvent être attribués à la tuberculose. Pourquoi n'en serait-il pas de même en ce qui concerne la vache taurelière ?

Symptomatologie

Nous rangerons les symptômes de l'affection sous trois chefs : ceux *d'ordre général*, ceux *d'ordre anatomique*, ceux *d'ordre physiologique*.

Les premiers sont des plus nets et les propriétaires le plus souvent ne s'y trompent guère. Le début est marqué par des chaleurs répétées régulièrement toutes les trois semaines ou même tous les quinze jours, mais qui se prolongent plus que de coutume, et qui, malgré des copulations successives, ne sont jamais suivies de conception. D'autre part, ces chaleurs semblent revêtir une plus grande intensité que normalement. Pendant leur durée, le caractère des malades change d'une manière appréciable.

A l'étable, pas de repos, un continuel état d'inquiétude, des piétinements répétés, une agitation parfois extrême, des beuglements à timbre particulier, tantôt prolongés et sourds, tantôt brefs et sonores rappelant ceux du taureau. Tels sont les premiers symptômes qui indiquent chez les malades un besoin intense de satisfaire leur appétit génésique. Puis très vite, ces premiers signes prennent de l'ampleur et de

la fréquence : la vache est pour ainsi dire continuellement en chaleur; l'œil devient hagard et brillant, le regard fixe, la pupille dilatée, l'allure sauvage; les beuglements espacés et sourds du début deviennent plus fréquents et plus forts; ils se font entendre dès le moindre changement dans l'étable : un bruit insolite, l'entrée d'une personne inconnue, d'un chien suffisent à les déclancher. La malade gratte sans cesse le sol de ses membres antérieurs, repoussant en arrière toute la litière.

En liberté, soit aux heures de l'abreuvement, soit au pâturage, la vache taurelière sème le désordre parmi le troupeau. Elle court immédiatement sur ses compagnes, les chevauche, leur distribue maints coups de corne, prend la tête du troupeau l'entraînant en des courses éperdues, enfin dans des crises de surexcitation extrême, peut même attaquer l'homme. Ce tableau quelque peu impressionnant permet de prévoir facilement les résultats qui seront étudiés dans un autre paragraphe.

Parmi les *symptômes du second ordre*, il est important de citer une modification anatomique dont il n'est pas fait mention dans les ouvrages déjà anciens et qui pourtant ne manque jamais. C'est *Champagne*, vétérinaire à Montmirail, qui, dans un mémoire adressé à la Société Centrale de Médecine Vétérinaire, un des premiers a attiré l'attention sur la forme que prend le *ligament sacro-sciatique* : son bord postérieur devient plus concave et plus tendu; il en résulte de chaque côté de la base de la queue, une dépression plus ou moins profonde suivant l'état

d'ancienneté de la maladie. C'est bien à notre avis un signe important et qui, nous l'avons dit plus haut, ne fait jamais défaut. C'est là, concurremment avec les autres symptômes, la signature de la nymphomanie et le paysan ne s'y trompe pas quand il dit : « Ma vache se casse ». Il s'agit bien, en effet, d'une cassure apparente semblable à celle des vaches gestantes sur le point de mettre bas.

Enfin, progressivement et en même temps que se poursuit l'évolution de la maladie, l'aspect extérieur du corps de la malade se rapproche de plus en plus de celui du mâle : à mesure que le train postérieur s'émacie, les muscles du train antérieur et de l'encolure prennent de l'ampleur et de la puissance.

En dernier lieu, viennent s'ajouter deux autres *symptômes d'ordre physiologique* qui ne sont que la conséquence inévitable de cet état de déséquilibre intense de l'organisme de la vache taurelière. L'appétit dès le début est devenu capricieux; aussi parallèlement la sécrétion lactée baisse-t-elle très rapidement. En quelques mois la quantité peut diminuer de plus de moitié. Elle devient quasi nulle de quatre à six mois après l'apparition des premiers symptômes.

Enfin, la malade s'amaigrit de plus en plus, peut même aboutir à la cachexie, n'ayant plus pour tout soutien que la surexcitation excessive de son organisme en délire.

Des inconvénients inhérents à la possession d'une vache taurelière

Ce chapitre sera bref, tant ces inconvénients sont évidents après l'étude des symptômes. *Ils se traduisent tous en pertes pécuniaires importantes pour le propriétaire, pertes résultant des accidents divers occasionnés par les malades, de la sécrétion presque nulle d'un lait impropre à l'alimentation humaine, de leur amaigrissement progressif et de la production d'une viande de qualité nettement inférieure.*

Les accidents dus à la présence d'une vache taurelière dans une étable suffiraient à eux seuls à rendre nécessaire l'opération de la castration. Souvent des plus dociles avant l'apparition de la maladie, la ribaude change progressivement de caractère. Elle prend rapidement les allures du taureau. Tous ces symptômes nous sont connus : elle devient inabordable, impossible à conduire, des plus dangereuses pour les autres animaux de l'étable. L'homme lui-même est bien souvent à la merci de cet organisme névrosé. Aussi que de soucis pour le fermier ; son attention ne doit cesser d'être en éveil. Malgré cela, ce sont des chutes et *l'avortement* chez les femelles en état de gestation avancée, des *hernies*

abdominales, des fractures, en un mot, tout le cortège d'accidents fatals en pareille occasion.

Personnellement, nous citerons comme victimes de la folie de ces vaches taurelières : de multiples avortements, un cas d'étranglement à l'étable par la chaîne d'attache, un cas de hernie abdominale chez une vache gestante de huit mois et enfin deux cas de déchirures vulvaires occasionnées par des coups de corne.

Cette courte énumération est assez éloquente en elle-même. Tous les confrères vétérinaires peuvent assurément citer des exemples analogues, résultats des méfaits causés par une vache taurelière mise en liberté parmi ses compagnes, soit par inadvertance du fermier, soit par rupture des moyens d'attache de la malade.

Et pourtant le remède existe, d'une efficacité absolue : c'est la castration. Dans nos observations, nous n'avons enregistré aucun insuccès : *l'opération a toujours influé heureusement sur le caractère des malades*. Cette étude sera l'objet d'une autre chapitre.

Cette première série d'inconvénients n'est pas la seule. Parallèlement à l'évolution de la maladie, la sécrétion lactée diminue progressivement : nous avons opéré l'année dernière une excellente laitière normande devenue taurelière, dont le rendement laitier journalier de dix-huit litres est tombé, *en moins de six semaines, à trois litres*. Cette vache ne constitue cependant pas une exception ; toutes les taurelières perdent leur lait plus ou moins rapidement, il

est vrai, mais on peut affirmer en moyenne que toutes, six mois après l'apparition de la maladie, ont un rendement absolument négligeable.

D'autre part, si la quantité baisse, la *qualité* devient nettement inférieure : c'est un lait qui change progressivement de couleur; au lieu de blanc crémeux, il devient de plus en plus bleu, ne monte pas à l'ébullition, est impropre à la fabrication des beurres et des fromages. Il est vraisemblable qu'une analyse chimique montrerait un abaissement considérable du taux des matières grasses.

Enfin, la vache taurelière constamment tourmentée voit son appétit diminuer : elle gaspille plus d'aliments qu'elle n'en consomme; tous les principes nutritifs contenus dans ceux ingérés sont déviés de leur destination normale; au lieu de se fixer dans les mailles du tissu conjonctif inter-cellulaire pour former la graisse ou dans la mamelle pour donner le lait, ils ne servent qu'à entretenir et augmenter une ardeur génitale sans cesse croissante. Aussi peu à peu, la malade s'amaigrit. La *fibre musculaire*, elle aussi, est atteinte : ce sont d'abord les quartiers postérieurs qui s'émacient en premier lieu, puis toute la musculature s'atrophie, à l'exception de quelques muscles de l'encolure et du train antérieur qui restent tels.

Puis progressivement la maladie plonge la bête atteinte dans un état de marasme et de déchéance organique tels, que sa viande prend des caractères tout à fait particuliers : elle se présente à l'inspecteur de boucherie beaucoup *plus rouge* que norma-

lement, parfois presque *noire, injectée, dure au toucher*. Le grain, au lieu d'être fin, est *très grossier*. Il n'y a *ni persillé, ni marbré*. Graisse de couverture et graisse intérieure font totalement défaut. Dans les quartiers postérieurs, il ne reste pour ainsi dire que des os, des aponévroses et des tendons; les quartiers antérieurs, en général un peu plus charnus, ne sont cependant pas d'une qualité bien supérieure.

La cuisson de cette viande est difficile : il faut environ à la ménagère un temps double à celui nécessaire pour faire cuire un morceau de viande normale. Le bouillon obtenu est *sans graisse, sans sucs et fade* ; la chair reste *maigre, sèche, coriace et des moins nutritives*. Ajoutons une *odeur sexuelle* très marquée, une *saveur désagréable* et nous aurons réuni tous les caractères essentiels de la viande des vaches taurelières qui, pour toutes ces raisons, ne peut être considérée que comme une *viande de troisième qualité et de basse boucherie*, risquant même la saisie du vétérinaire inspecteur quand la maigreur par trop accentuée se rapproche de la cachexie.

Pourquoi le fermier risquerait-il cette perte totale ? Pourquoi, après une perte partielle, s'élevant à déjà plus de la moitié de la valeur de l'animal s'il était sain et gras, perte subie du fait que le boucher n'a consenti à le débarrasser de sa vache qu'à vil prix, pourquoi ce fermier hésiterait-il un seul instant à transformer une carcasse cachectique en une excellente bête de boucherie, par la simple opération de la castration ?

Traitement

A notre avis, un seul procure les résultats cherchés : c'est la castration. Si pour une raison quelconque, nous estimons qu'il y a contreindication à la pratiquer, nous nous abstenons.

Nous citerons néanmoins quelques moyens médicaux classiques qui ne peuvent selon nous et dans quelques rares cas seulement, chez la vache, que donner une amélioration passagère, mais *jamais la guérison complète*. Nous envisagerons successivement un *traitement palliatif*, un *traitement médical* et un *traitement chirurgical*.

A) *Traitement palliatif*.— Il consistera uniquement dans l'isolement de la malade afin de la soustraire complètement du voisinage de ses compagnes. Un régime rafraîchissant pourra donner de bons effets, enfin la mise quotidienne dans un pré clos, isolé, aura pour but de distraire un peu la malade et par là d'exercer une influence favorable.

B) *Traitement médical*. — On préconise les boissons calmantes additionnées de chloral, de bromure de potassium, de camphre.

Le massage et la compression des ovaires ont été souvent indiqués comme étant suivis d'excellents résultats chez les juments nymphomanes; personnellement, nous l'avons essayé deux fois chez la vache taurelière et ce fut *un insuccès complet*.

c) *Traitement chirurgical.* — La ponction des kystes ovariens par la voie rectale vient en premier lieu. Ce traitement semblerait devoir retenir l'attention, la nymphomanie des vaches taurelières étant dans la majorité des cas déterminée par des kystes ovariens. Mais cette ponction est difficile à réaliser chez la vache; d'autre part, pour être suivie de pleins effets, la vidange de tous les kystes est nécessaire, chose quasi impossible. Enfin, l'amélioration ne serait jamais que passagère, le liquide des kystes se reformant très vite.

Le traitement de choix, c'est donc la castration. Nous ne voulons pas nous étendre sur la technique opératoire, tel n'est pas notre sujet. Voici en quelques mots comment nous opérons avec notre père. Après une diète de vingt-quatre heures et une antiseptie de la vulve et du vagin, la ponction vaginale est pratiquée; les ovaires sont saisis et l'ablation en est réalisée à l'aide du simple écraseur à chaîne de Chassaignac. L'opération est terminée et jamais nous n'avons eu de complications graves. Un minimum de propreté et une préhension rapide des ovaires, c'est là tout le secret de la réussite.

Telle est notre méthode; c'est celle classique par incision vaginale; c'est elle qu'a toujours employée

notre père; c'est elle que nous-même nous avons déjà employée et que vraisemblablement nous emploierons encore.

Hâtons-nous de dire que toutes les variantes dans le choix de l'instrument pour la ponction du vagin, des antiseptiques pour la désinfection des voies génitales, des appareils divers pour l'ablation des ovaires ont leur raison d'être. Chaque praticien a ses méthodes; toutes sont bonnes à notre avis, il suffit de bien les appliquer. Dans cette étude, peu nous importe la technique employée pour la castration; ce qui nous intéresse surtout, ce sont les résultats obtenus. Nous allons enfin les envisager bientôt, nous réservant auparavant de montrer les contreindications de ce traitement chirurgical, contreindications tirées de quelques essais défavorables à la castration des vaches.

Essais défavorables à la castration des vaches

Avant Charlier et sa méthode par incision vaginale, de nombreux insuccès ont été enregistrés par les opérateurs. La méthode par le flanc est loin évidemment de donner toutes les conditions requises pour le succès de l'opération. C'est ainsi qu'un vétérinaire anglais, Copeman, opérant cinquante vaches, eut deux mortalités; en plus, chez trois cinquièmes des opérées, la quantité de lait diminua progressivement et elles durent être livrées à la boucherie quatre mois à peine après la castration. A coup sûr, le *mode opératoire pratiqué* doit être incriminé dans cet insuccès.

Aujourd'hui, grâce à la méthode Charlier, ces insuccès deviennent beaucoup plus rares ; *la mortalité n'atteint pas un pour cent et les résultats obtenus sont presque toujours satisfaisants*. Cependant, des déboires ont été enregistrés par Charlier lui-même : « S'il est, dit-il, des vaches castrées qui donnent peu de lait et restent maigres, il faut en accuser les diverses conditions où elles se trouvent et non l'opération. Ainsi, j'ai pu opérer des vaches phtisi-

ques ou affectées de pleuro-pneumonie chronique, fort maigres, qui donnèrent peu de lait et n'engraissèrent point. J'en ai opéré d'autres, qui, épuisées par *des désirs érotiques*, prirent peu d'état après la castration et donnèrent peu de satisfaction à leur propriétaire sous les rapports de la production du lait. J'en opérai une chez moi qui ne paraissait pas malade; elle donna d'abord passablement de lait, puis diminua sensiblement, mais ne s'engraissa pas au milieu des autres. Je la mis à part, je lui fis donner du grain cuit en sus de sa nourriture ordinaire, elle ne s'engraissa pas davantage. Enfin, je la vendis au boucher en moyenne chair et à l'abattoir je reconnus que le foie était rempli de dépôts tuberculeux. »

La tuberculose, en effet, maintenant si fréquente dans l'espèce bovine, voilà bien la *grande cause d'insuccès* dans les suites de l'opération de la castration. Si nous n'avons *jamais* eu de déboires dans la castration de nos taurelières, *jamais* aussi nous n'avons omis de tuberculiner nos malades dans la semaine qui a précédé l'opération. C'est là, à notre avis, une précaution essentielle dont il ne faudrait jamais omettre de s'assurer. Et cependant, combien de vétérinaires confiants dans un seul examen clinique, éliminent la tuberculose, opèrent leur animal et sont surpris de voir apparaître des complications aussi diverses qu'inattendues ! Combien d'échecs dans les résultats, de mortalité même, eût-on pu éviter par une *simple intra-dermo* ?

La tuberculose constitue donc bien une contre-indication formelle, soit qu'elle engendre la maladie

en siégeant dans les ovaires, soit qu'elle existe dans tout autre organe, la nymphomanie étant simplement d'origine kystique.

M. le Professeur G. Moussu repousse également l'opération quand la surexcitation ne tient pas à une lésion des ovaires. En vérité, ce diagnostic causal est souvent délicat à établir. Cependant, souvenons-nous que les kystes ovariens sont dans la majorité des cas cause de l'affection et nous n'aurons que peu de chances de faire erreur à ce sujet. Néanmoins, dans tous les cas de vaginite et métrite chroniques, de polypes vaginaux, de tumeurs avec répercussion sur les ganglions inguinaux et sous-lombaires, d'atrophie et d'hypertrophie de l'utérus, en un mot, chaque fois qu'un *diagnostic précis permettra d'éliminer l'ovaire comme étant le siège de la maladie, nous nous abstiendrons catégoriquement d'opérer l'animal.*

En résumé, la *castration par le flanc* sera toujours à rejeter. L'opération ne sera pratiquée qu'après une *tuberculation négative* ; enfin, dans tous les cas mentionnés ci-dessus, il sera prudent de s'abstenir. Et ainsi, connaissant ces quelques contreindications, le vétérinaire qui castré une taurelière peut être assuré du *plein succès*. *Les résultats* dont nous allons maintenant poursuivre l'étude, doivent l'encourager et lui faire dissiper toute trace d'hésitation dès qu'il sera consulté à ce sujet par un propriétaire.

Résultats de la castration de la vache taurelière

Ils constituent à coup sûr tout l'intérêt de notre étude. Nous les grouperons sous trois chefs. Les résultats sur la *modification du caractère* seront envisagés les premiers. Ceux sur la *réapparition de la sécrétion lactée* seront ensuite étudiés et enfin nous terminerons par les *avantages obtenus au double point de vue quantité et qualité de la viande*.

Alors qu'en ce qui concerne la jument nymphomane, la plupart des auteurs admettent que la castration ne modifie pas sensiblement le caractère, on peut affirmer au contraire qu'elle exerce une influence des plus heureuses sur la vache taurelière. C'est là un fait intéressant à noter. La vache normale, mais d'un naturel sauvage et méchant, est déjà considérablement assagie par la castration. Rapportons à ce propos, les paroles de *Jacq. Valserres* : « Cette vache de race hongroise, vivant à demi-sauvage, supportait difficilement l'approche de l'homme, si ce n'est de son gardien. Après la castration, cette bête, sans être aussi douce que nos vaches, est

devenue beaucoup plus maniable; on a pu facilement l'approcher sans craindre les coups de corne. Un grand changement s'est opéré dans tout son être: d'abord vive, alerte, impressionnable, on l'a vue tout à coup calme, tranquille, indifférente. »

Sur les taurelières, ces résultats sont plus marqués encore. L'opération chez toutes nos opérées a toujours ramené le *calme* et la *tranquillité*. A l'étable, *en moins d'une semaine*, la surexcitation cesse, les mugissements lugubres ne se font plus entendre, la malade ne gratte plus avec ses membres antérieurs, l'œil n'est plus brillant, la conjonctive se décongestionne, le regard devient doux comme auparavant.

Au pâturage, l'opérée ne chevauche plus ses compagnes; au lieu de toujours chercher querelle aux voisines, elle évite au contraire les combats, se tient à l'écart, s'isole pour paître. *Autant la ribaude était furieuse et méchante avant l'opération, autant elle devient calme et craintive après.*

De tels résultats se passent de commentaires. Eux seuls seraient-ils obtenus, qu'ils suffiraient à rendre l'opération nécessaire. Avec elle se termine, en effet, la longue série d'accidents mentionnés dans un chapitre précédent et partant, plus de pertes pécuniaires inhérentes à ces accidents.

Nous ne terminerons pas ce paragraphe sur la modification du caractère de la vache taurelière par la castration, sans rapporter cette observation de Putot : il s'agit d'une taurelière particulièrement *furieuse*, qui n'a pu être castrée *que d'un seul côté*. Malgré cela, la vache retrouva son calme complet, et

qui plus est, elle entra régulièrement en chaleur, fut saillie, fécondée, donna un veau, fut la meilleure laitière de l'étable et s'engraissa facilement.

Personnellement, nous n'avons pas d'observations de ce genre. Mais à priori, le fait semble possible. Dans la majorité des cas, avons-nous dit, les malades sont porteuses de kystes ovariens. Souvent aussi, un seul organe surtout est atteint; parfois même, l'autre ovaire est complètement sain. Donc, en pratiquant l'opération, on peut se borner après examen manuel des deux ovaires, à n'enlever que celui qui présente les lésions. Dans la suite, il n'est pas impossible que la vache guérie de sa nymphomanie par l'ablation de l'ovaire kystique, redevienne normale et soit fécondée par suite du bon fonctionnement de l'ovaire sain. *Le fait mériterait d'être vérifié.*

Cependant, nous ne pensons pas qu'il s'agisse d'une guérison définitive. Il sera toujours difficile, en effet, de reconnaître par la palpation manuelle si l'ovaire qu'on croit sain ne présente pas quelques petits kystes qui, après l'ablation de l'organe lésé, vont se développer plus rapidement et faire réapparaître la maladie. Au surplus, serait-il complètement sain, que nous croyons encore à l'intervention des causes prédisposantes étudiées dans l'étiologie, qui feront que cet ovaire laissé seul deviendra à peu près sûrement à son tour kystique et que la maladie récidivera.

Au point de vue laitier, la castration exerce également une influence sur la taurelière. En général, nous l'avons dit, la malade perd progressivement

son lait. En quelques mois, le rendement devient presque nul.

Or, si la castration est pratiquée *assez tôt*, dès les premiers symptômes de la maladie, quand la quantité de lait sécrétée est encore notable, non seulement elle arrête nettement la chute, mais encore elle augmente cette sécrétion, sans toutefois la faire remonter au taux fourni quelques semaines après le vêlage. Nous rapporterons à ce sujet *deux observations de Mansuy* : une vache taurelière, âgée de six ans, opérée six mois après le vêlage, alors qu'elle ne donnait plus que trois litres de lait, fut, en huit jours, ramenée au chiffre de cinq litres et maintenue là pendant huit mois après lesquels, la bête, devenue grasse, fut vendue au boucher.

Une autre taurelière de huit ans, achetée six mois après le vêlage pour la somme de 84 francs, tant elle était maigre, fut opérée. Son rendement de neuf litres au moment de la castration, s'éleva à dix, puis à douze litres. Il fut maintenu à ce chiffre pendant six mois. Au bout de ce temps, la vache, qui était très grasse, fut vendue 235 francs, soit 151 francs de plus qu'elle n'avait coûté.

D'autre part, la *qualité* du lait fourni s'améliore nettement : il devient plus *crèmeux*, plus *caséeux*, plus *nourrissant*, *agréable au goût*, alors que celui donné avant la castration n'était *pas même consommable*.

Ces deux exemples sont assez nets. Toutes nos opérations nous ont permis d'enregistrer des faits identiques. Cependant, ne nous attendons pas, de ce côté,

à des résultats merveilleux. *Trop souvent*, les vaches opérées le sont trop tard, lorsque la sécrétion est presque nulle. On note bien alors une surélévation de quelques litres, ce n'est pas niable, mais ce serait tout à fait insuffisant pour conclure de ce fait un des résultats essentiels qui militent en faveur de la castration.

Retenons néanmoins que si l'opération était pratiquée tout au début de la maladie, quand le rendement journalier moyen oscille entre huit et douze litres, il y aurait nettement avantage : l'augmentation quantitative et l'amélioration de la qualité du lait procureraient encore une source importante de bénéfices en attendant l'engraissement.

Retenons donc cette donnée et opérons hâtivement, dès que le diagnostic sera sûrement établi.

Ces deux premiers résultats, *adoucissement* du caractère et *légère augmentation* de la sécrétion lactée étant acquis, voyons maintenant ceux obtenus au point de vue viande : *augmentation quantitative et amélioration considérable de la qualité.*

Nous ne nous attarderons pas sur le premier point; les pesées que nous avons pratiquées avant l'opération, et beaucoup plus tard après, le rendement en viande nette que nous avons pu vérifier sur quelques-unes de nos opérées, seront mentionnés dans nos observations. C'est surtout sur l'amélioration considérable apportée à la qualité de la viande que nous voulons quelque peu insister.

Pour *Ch. Morot*, la castration de la taurelière change la direction des forces nutritives et détourne une

partie des substances alibiles de leur destination première. Tous les matériaux assimilables ne servent plus qu'à la conservation de l'individu et se trouvent presque toujours hors de proportion avec les besoins d'un organisme neutralisé dans son sexe. La taurelière est une malade, stérile, mais dont l'appareil génital est sans répit, en état d'hyperexcitation. Tous les principes nutritifs absorbés sont déviés de ce côté.

Aussi, *castrée*, devient-elle un *organisme neutre*, et le surcroît des éléments non dépensés s'accumule en quantité souvent excessive dans le tissu cellulaire et dans les interstices des fibres musculaires. Les chairs acquièrent ainsi une saveur et une succulence bien supérieures à celles des vaches taurelières non castrées.

Quelle différence, en effet, entre la viande d'une taurelière castrée et d'une autre qui ne l'est pas. Au lieu d'une *carcasse cachectique*, la ribaude opérée présente une chair normale, en bon état; il y a *graisse de couverture et graisse intérieure*. La musculature du train postérieur surtout s'est considérablement augmentée : elle atteint celle du bon bœuf de boucherie. La viande n'est plus *foncée* comme celle du taureau. Plus *d'odeur de sexualité* ; il y a du *persillé et du marbré*. La cuisson donne un *excellent bouillon* ; la viande n'est plus ni sèche, ni coriace. *D'un animal de qualité tout à fait inférieure, la castration en a fait un sujet sinon de première, tout au moins de bonne deuxième qualité.*

Tels sont donc les immenses résultats obtenus par

la castration des taurelières. Nous ne pensons plus maintenant qu'il reste quelque argument à opposer à la pratique de l'opération. Pour enlever les suffrages des quelques hésitants qui peuvent encore rester, nous allons tenter d'exposer en chiffres concrets les pertes subies par le pays, chaque année, du fait de la non castration de ces malades.

Pertes subies par le pays annuellement du fait de la non castration des vaches taurelières

Une vache grasse, du poids vif de 500 kilogs, au cours du jour, cotée comme seconde qualité seulement, à 4 francs le kilog, vaut 2.000 francs. La même vache, devenue taurelière, subit, sans exagération aucune, une perte de poids d'au moins 150 kilogs ; elle ne pèse donc plus que 350 kilogs. Mais, du fait qu'elle ne fournira qu'une viande de mauvaise qualité, le boucher ne consentira guère à l'acheter qu'au prix de la viande du taureau de troisième qualité, soit 2 fr. 50 le kilog et la vache ne vaudra plus que 875 francs. C'est donc déjà une perte de 1.125 francs pour le fermier. Ce n'est pas tout : on ajoutera à cette somme une perte journalière provenant du gaspillage des aliments et du rendement laitier presque nul de la malade qui, évaluée à 4 francs, fait annuellement 1.460 francs. C'est donc un total déficitaire de 2.585 francs pour une seule vache taurelière.

Or, Charlier estimait qu'en chiffre rond, le nombre des taurelières livrées chaque année à la boucherie, atteignait 80.000. Nous n'hésitons pas, aujour-

d'hui, à porter ce chiffre à 100.000, vu l'augmentation de notre cheptel bovin depuis cinquante ans et la non diminution du nombre des malades. Il nous suffira donc de faire une multiplication, pour arriver au chiffre formidable de 260 millions environ, représentant la *perte totale annuelle* occasionnée par les taurelières.

Cependant, nous n'exagérons en rien. Si nous entrons dans les détails, faisant le bilan d'autres pertes subies du fait d'accidents dont les taurelières sont les auteurs, du fait qu'elles ne donnent pas leur veau annuel, qu'elles ne produisent pas de suif, etc.... nous atteindrions vraisemblablement le *chiffre colossal d'un demi-milliard*.

Néanmoins, nous nous en tiendrons à la perte totale annuelle de 260 millions, *perte réelle*, comme le fait remarquer Gourdon, *sans compensation aucune, qui pèse à la fois sur la bourse du cultivateur et sur l'alimentation publique*.

Et cette perte peut être évitée par la pratique de la castration. A coup sûr, il y a bien déjà des progrès réalisés à ce point de vue, comparativement au siècle dernier. Quelques praticiens castrent ces malades, mais beaucoup trop encore se heurtent à l'esprit routinier et à l'entêtement des paysans. Nous voudrions que la méthode se généralise rapidement et nous serions heureux si ce modeste travail pouvait contribuer quelque peu à cette réalisation.

Observations

Nous donnerons à l'appui de notre étude le résumé de neuf observations ; les six premières ont été empruntées à notre Père. Trois autres sont strictement personnelles.

Notons d'ailleurs que nous ne citons que les plus marquantes, choisies parmi un total d'une trentaine. Toutes sont aussi éloquentes et constituent les preuves les plus évidentes de toutes les données exposées au cours de notre travail.

OBSERVATION I

Vache de race normande appartenant à M. Pinaud, à Vaireilles (Yonne), devenue taurelière à six ans. La vache malade depuis huit mois est castrée le 10 septembre 1913. Elle présente de nombreux kystes surtout sur l'ovaire droit. Elle est presque squelettique. Son poids est de 396 kgs. Elle donne deux litres de lait chaque matin, un seulement à la traite du soir. L'opération réussit bien : 24 heures après, la bête a bon appétit et ne ressent aucun malaise. Revue dans le courant de janvier 1914, le propriétaire est enchanté. L'animal est redevenu complètement calme. La sécrétion lactée journalière est remontée à six litres et l'engraissement se poursuit sans nourriture supplémentaire. Vendue au boucher du pays à la fin du mois de février, elle pèse 520 kgs et est en excellent état.

OBSERVATION II

Vache de race mal définie, produit d'un taureau normand et d'une vache du pays, appartenant au même propriétaire. Devenue taurelière à sept ans, elle est castrée le 15 mars 1914, trois mois seulement après l'apparition des premiers symptômes.

Sa production laitière journalière est encore de huit à neuf litres. Mais elle est déjà considérablement amaigrie : elle ne pèse que 460 kgs alors qu'elle a l'ossature d'une vache de 700 kgs. L'opération a lieu sans incident; cependant la vache en souffre pendant quatre à cinq jours : il y a un peu de péritonite locale. Une semaine après, rien n'y paraît. La quantité de lait ne monte guère : elle se maintient à neuf litres, mais l'engraissement commence rapidement. Au mois de juillet, elle ne donne plus que cinq litres de lait, mais pèse déjà 572 kgs. La mobilisation arrive et la vache n'est plus revue. Notons que cette taurelière était particulièrement méchante et dangereuse. Un mois après l'opération, elle était devenue une des plus douces de l'étable.

OBSERVATION III

Cette observation est des plus curieuses. Il s'agit d'une génisse de race montbéliarde appartenant à Mme Floriot, à Vachy (Yonne). Cette génisse devient taurelière à 26 mois. Elle est conduite onze fois au taureau en cinq mois et n'est jamais fécondée.

Comme elle devient très violente et s'amaigrit, la castration est pratiquée le 10 août 1922. Elle n'a pas été pesée sur une bascule, mais son poids est estimé à 400 kgs environ. Elle présente de volumineux kystes sur les deux ovaires. L'opération réussit à merveille. Quinze jours après, elle est des plus calmes, et n'entre plus en chaleur. L'opération donne des résultats surprenants : la bête qui était encore en pleine croissance, prend un développement considérable du train postérieur. Ses extrémités et sa tête s'affinent pendant que

s'arrondissent ses groupes musculaires. Elle est conservée six mois et vendue au boucher. Elle a, à cette époque, trente-deux mois et pèse 592 kgs. Son rendement en viande nette atteint 58 %.

OBSERVATION IV

Vache du pays, appartenant à M. Colladon, à Vareilles (Yonne). Devenue taurelière à neuf ans. C'était une excellente laitière qui, six semaines après le vêlage, donnait encore vingt-deux litres de lait. Mais dès l'apparition de la maladie cette quantité baissa considérablement et deux mois après, le rendement journalier n'était plus que de six litres. L'amaigrissement n'était pas encore très prononcé quand elle fut opérée le 12 décembre 1922. Elle pesait 510 kgs. L'opération réussit bien. Le lait remonta à 10 litres et elle conserva cette quantité durant sept mois, pendant lesquels elle n'engraissa guère. Puis, peu à peu, cette sécrétion diminua en même temps que l'engraissement apparut. Elle fut vendue à la boucherie au mois de septembre 1923. Elle pesait 637 kgs et était en très bon état. Son rendement en viande nette fut de 51 %.

OBSERVATION V — — —

Cette opération rappelle la précédente et montre notamment la rapidité avec laquelle la sécrétion lactée peut parfois disparaître. C'est une vache normande âgée de six ans appartenant à M. Collot, aux Loges (Yonne). Quand elle devint taurelière, quatre mois après le vêlage, elle donnait encore dix-huit litres de lait. Mais en six semaines, cette quantité tomba à trois litres.

Elle fut castrée le 22 décembre 1924 et l'opération réussit parfaitement. Elle pesait 480 kgs. Le lait augmenta peu, malgré les aptitudes de la malade à cette fonction. Elle ne donna guère plus de sept litres en moyenne. Par contre, elle engrassa rapidement, puisque le 12 août 1925, elle était livrée à la boucherie en très bon état et pesait 610 kgs. Son rendement en viande nette atteignit 54 %.

OBSERVATION VI

Vache de race mal définie, croisement Montbéliard-Normand, appartenant au même propriétaire, devenue taurelière à cinq ans. La malade est très maigre et ne pèse que 415 kgs. Elle donne une quantité journalière de lait de cinq litres. Castrée le 24 septembre 1924, elle reste malade pendant trois ou quatre jours, puis se rétablit complètement.

Sa sécrétion lactée n'augmente pas sensiblement : elle ne donne guère plus de sept litres de lait et ne le conserve que pendant trois mois. Vendue à la boucherie au mois de février 1925, elle atteint le poids de 575 kgs, mais est seulement en état, le propriétaire n'ayant pas consenti à la garder encore quelques mois afin de parachever l'engraissement.

OBSERVATION VII

Vache de race normande appartenant encore au même propriétaire, devenue taurelière à sept ans. L'opération est pratiquée par nous-même le 1^{er} août 1925. C'est la première castration que nous faisons en clientèle. Nous avons un petit incident : la ponction n'ayant pas été faite assez énergiquement, la séreuse péritonéale reste indemne et nous avons un léger décollement du péritoine; celui-ci est sectionné aux ciseaux après l'avoir fixé à l'aide d'une pince à forcipressure. Malgré ce léger accident, l'opération réussit à merveille puisque la vache n'est pas un seul instant malade. Elle pesait 520 kgs et donnait encore huit litres de lait. Nous avons revu l'opérée dernièrement, à Noël. Elle produit encore dix litres de lait et pèse déjà 610 kgs. Le propriétaire la possède toujours.

OBSERVATION VIII

Seconde vache castrée par nous-même. C'est une taurelière de huit ans appartenant à M. Colladon, à Vareilles (Yonne). Elle pèse 460 kgs et donne six litres de lait. Opérée le 12 août

1925, elle n'en souffre aucunement. Le lait remonte à neuf litres. Nous l'avons aussi revue à Noël et bien que nous ne l'ayons pas pesée, nous estimons son poids à environ 600 kgs. Elle est en très bon état; le propriétaire la conserve encore.

OBSERVATION IX

Vache provenant du croisement d'une vache du pays et d'un taureau normand, appartenant à M. Vajoux, à Foissy (Yonne). Cette vache, en 1924, est atteinte d'une congestion de la moelle épinière et reste paralysée durant douze jours. Elle se rétablit, est saillie et donne un produit. Puis elle devient taurelière. Nous l'opérons nous-même le 12 septembre 1925. Elle pèse 454 kgs, mais ne donne plus que quatre à cinq litres de lait. Aucune complication post-opératoire. Nous ne l'avons pas revue, mais à Noël le propriétaire nous apprend qu'il est satisfait des résultats : que sa bête lui donne maintenant huit à neuf litres de lait par jour et qu'ayant repris de l'état, elle pèse aisément de 80 à 100 kgs de plus que le jour de la castration. Elle est toujours en sa possession.

Conclusions

I. — Les vaches taurelières, très nombreuses en certaines régions, peuvent atteindre jusqu'à dix pour cent de l'effectif total. Les causes de la maladie sont assez variées, mais la *dégénérescence kystique des ovaires* doit être incriminée le plus souvent.

II. — Les taurelières conservées telles, deviennent une cause de pertes considérables pour leurs propriétaires ; leur *caractère sauvage et méchant* engendre nombre d'accidents ; la *sécrétion lactée* diminue rapidement et devient presque nulle ; le lait fourni est *impropre* à l'alimentation humaine ; les malades deviennent *cachectiques* et ne fournissent qu'une *viande de basse boucherie*.

III. — Tous les traitements palliatifs et médicaux échouent en général. *Le seul efficace est la castration.*

IV. — Cette opération sera pratiquée dans tous les cas où la cause de la maladie siège sur les ovaires. Néanmoins, la tuberculose constituant une contre-

indication formelle, il ne faudra jamais *omettre de tuberculiner* les taurelières avant la castration et s'abstenir de toute intervention chirurgicale si la réaction a été positive.

V. — Les suites de l'opération sont bénignes. La mortalité n'atteint pas *un pour cent* des opérées, et les *résultats sont certains* : le caractère revient à son état normal ; la sécrétion lactée peut augmenter un peu et se maintenir au même taux pendant plusieurs mois, en attendant l'engraissement, qui apparaît lui-même sans supplément de nourriture appréciable.

VI. — Estimant les pertes subies par le pays annuellement, du fait de la non castration des vaches taurelières à environ 260 millions de francs, c'est un devoir pour les vétérinaires de conseiller l'opération à tous leurs clients possesseurs d'une malade.

Vu : Le Directeur
de l'Ecole Vétérinaire de Lyon
Ch. PORCHER

Le Professeur
de l'Ecole Vétérinaire,
C. CUNY.

Vu :
Pour le Doyen, l'Assesseur,
ROQUE.

Le Président de la Thèse,
Dr COMMANDEUR.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 1^{er} Mai 1926.

Le Recteur, Président du Conseil de l'Université,
Pour le Recteur, le Doyen délégué,
DEPÉRET.

Bibliographie

- AUBIN. — *Mémoire de la Société vétérinaire des départements de l'Ouest*, 1844, 1^{re} série, page 96.
- CADÉAC. — *Encyclopédie. Séméiologie et diagnostic*.
- CHARLIER. — 1° Etude pratique sur la castration des vaches. Paris, 1854, br. in-8° de 128 pages.
- 2° De la castration des vaches. Paris, 1855, br. in-8° de 90 pages.
- 3° Article : castration sur le « Nouveau Dictionnaire pratique de médecine vétérinaire », publié par Bouley et Reynald, Paris, 1857, tome III.
- DELAMOTTE. — *Castration des juments nymphomanes*, 1889.
- Emile D'EXTRANE. — *Journal d'agriculture pratique*, 1840, 1^{re} série, tome III, page 469.
- FONTAINE et HUGIER. — *Nouveau Dictionnaire vétérinaire*, 1924, tome II.
- GOURDON. — *Traité de la castration des animaux domestiques*.
- D'HURTEL et D'ARBOVAL (*Dictionnaire de*). — Article castration.
- LORIN. — *Annales de la Société vétérinaire du Finistère*, 1841, III^e année, page 33.
- MORIN. — *Notice sur la castration des vaches*. Pontivy, 1845, br. in-8°.

Ch. MOROT. — Les viandes impropres à l'alimentation humaine.

G. MOUSSU. — *Traité des maladies du bétail.*

PEUCH et TOUSSAINT. — *Précis de chirurgie vétérinaire*, 1887.

PUTOT. — Mémoire de la *Société vétérinaire du Calvados et de la Manche* : 1838, IV^e série, page 37; 1842, VIII^e série, page 87; 1845, XI^e série, page 301; 1840, n^o 8, page 87.

A. RENAUD. — De la castration des femelles domestiques étudiée au double point de vue de la chirurgie et de l'économie rurale, 1866 (thèse pour le diplôme de vétérinaire).

REY. — *Journal de Médecine vétérinaire de Lyon*, 1847, p. 67.

TABLE DES MATIERES

Avant-Propos.....	7
Introduction.....	9
Historique.....	15
Etiologie succincte.....	19
Symptomatologie.....	23
Des inconvénients inhérents à la possession d'une vache taurelière	27
Traitement.....	31
Essais défavorables à la castration des vaches	35
Résultats de la castration de la vache taurelière ..	39
Pertes subies annuellement par le pays du fait de la non castration des vaches taurelières	47
Observations	49
Conclusions.....	55
Bibliographie	57
